

# CHRONIQUES COMTADINES

## LE COURS D'ORBITELLE<sup>1</sup>

par **Max AMADO**

*Notre ami Max Amado nous a adressé, il y a quelques temps, un volume « tapuscrit » d'environ 500 pages A4 contenant ses mémoires, donnant en même temps à **L'Echo des Carrieres** toute liberté de publication. Bien que cette œuvre très riche soit écrite dans un style très fluide et très poétique, il nous a semblé difficile d'en publier l'intégralité, même sur plusieurs livraisons de notre revue. Nous avons donc eu l'idée d'ouvrir, avec des extraits de l'ouvrage de notre ami, une rubrique des « **chroniques comtadines** » où nos adhérents pourraient, dans l'avenir, évoquer, à travers leurs souvenirs ou leurs documents, le Comtat de leurs aïeux.*

*Max Amado est né en mai 1920 à Aix en Provence, d'un père originaire de Smyrne et d'une mère aixoise dont les aïeux ont quitté Carpentras en 1790. D'un sang séfaraïte et comtadin à la fois, il a des points communs avec Darius Milhaud. Nous présentons ici quelques pages où il décrit la maison de son enfance. Cette description nous a semblé rappeler les images d'Aix qu'Armand Lunel nous livre dans **Les Amandes d'Aix** et **La Belle à la Fontaine**.*

### La Bastide

La maison et le jardin du 1 Cours d'Orbitelle reflètent, ensemble, toute une saga d'enfance et de jeunesse pour nous-mêmes comme pour tous nos amis et amies qui les ont fréquentés.

Ceci, à juste titre car, vraiment, pour nous, ils ont représenté une aire de liberté, de jeux, de divertissements, de travail, de vastes lieux, de

coins et recoins, de pièces et de greniers, d'escaliers dérobés, de soleils et d'ombrages, de fraîcheur d'été, des dépendances mystérieuses, d'autres plus accessibles, des pouilliers, clapiers, pigeonniers bref, tout ce qui, à travers des souvenirs d'enfance, évoque la lumière, la clarté, la proximité avec les arbres de Provence et la joie dont se satisfait l'expansion enfantine.

A condition, évidemment, d'oublier le froid glacial, l'hiver, d'une grande maison très particulièrement chauffée et, surtout, une fois la nuit tombée et, cela, quelle que soit la raison, les peurs d'avoir à circuler dans cette vaste bâtisse, de monter à l'étage par l'escalier principal (pas par ceux de service !) et d'évoluer ensuite dans une série de pièces et de couloirs sans trouver d'emblée les interrupteurs, toujours cachés par des électriciens sadiques, puis de revenir et de redescendre, d'abord d'une allure soutenue mais normale, puis vite, vite, très vite, quatre à quatre dans l'escalier.

Souvenir des soirs d'été lorsque la lumière devient rose, quand la chaleur s'apaise et qu'il est temps d'arroser les corbeilles de fleurs et le potager du jardin.

Le plaisir de plonger son bras jusqu'à l'épaule pour ouvrir la bonde d'un bassin et sentir l'eau déferler sous sa main, suivre son cours, d'abord rapide, puis ralenti jusqu'à son étal dans les ruisseaux sinuant autour des plantations, la conduire en ouvrant ou fermant les barrages et, enfin, voir toutes ces plantes se redresser, revigorées et rester là – jusqu'à la fin, jusqu'au moment où la lumière devient grise et où le rite est consommé dans un parfum de fleurs et d'ozone.

Souvenir des nuits d'été sous le crissement des grillons succédant à celui des cigales de plein soleil, sous le hullement des petites

## CHRONIQUES COMTADINES

chouettes et le vol tout cassé des chauves-souris, mes frères et moi assis sur l'un des bancs de la terrasse et nous disputant la proximité de notre père alors que la tête de faune du bassin continue de dégorger son eau qui s'écoule et se reçoit dans son éternel clapotis.

Souvenirs d'été, souvenirs de printemps, de toutes les saisons, souvenir des platanes dont les bras ne parviennent pas à se joindre autour du tronc et celui du grand micocoulier, des marronniers aux fleurs blanches ou roses, des néfliers, des arbres de Judée, déferlant de fleurs rouges, du kaki, des jujubiers, des figuiers couverts de fruits, des lauriers-roses et surtout, à sa place d'honneur, souvenir de l'énorme cèdre qui trônait en dépassant en envergure tous ses voisins.

Mais aussi, souvenir des nuits où avant de trouver le sommeil, sans encore la présence des adultes à l'étage, la maison craquait et s'animait de bruits et de chuchotements indéterminés, non identifiables et où, même avec les couvertures au-dessus de la tête, j'attendais, j'attendais ce bruit de pas dans l'escalier qui annonçait l'arrivée prochaine des parents dans la chambre mitoyenne.

Mais aussi les hivers où il fallait dans une salle de bains sans chauffage, des chambres qui en étaient également dénuées et des couloirs glaciaux.

[...]

### La maison

La maison était constituée d'un grand bâtiment rectangulaire typique des mas provençaux fin 18<sup>ème</sup> siècle, aux murs épais de 50 cm et élevé de deux étages auquel avait été accolée une construction supplémentaire d'un seul étage de construction plus récente, mais qui se fondait si bien avec le bâtiment originel que le regard embrassant la façade principale depuis le jardin ne laissait percevoir que ce bâtiment.

De l'intérieur, les deux constructions s'imbriquaient l'une dans l'autre au point que la seule façon de les distinguer résidait, en été, dans la fraîcheur régnant dans la grande bâtisse par rapport à la fournaise qui sévissait dans sa partie adjacente et, bien entendu, vice versa en hiver.

De toutes manières, les toits plats des deux bâtiments étaient tous deux couverts de tuiles romaines et le sol de leurs pièces était carrelé de moellons (prononcer « mallons ») hexagonaux rouges dits « tomettes » sauf celui du vestibule d'entrée, du grand escalier et des paliers dont le sol était dallé de grands carreaux également rouges et celui de la cuisine couvert de carreaux en damier blanc et noir.

L'accès principal du jardin s'effectuait depuis sa porte donnant sur le Cours d'Orbitelle (N°1) ou, selon le cas, par un grand portail s'ouvrant, tous deux, sur une large allée (que nous appelions « terrasse ») bordée d'une haie touffue de roseaux puis de platanes centenaires.

Le vestibule d'entrée était commandé par une porte haute et massive à deux battants cloutés de ferronneries, dotée d'une serrure en proportion dont la clé l'était de même et, pour plus de sûreté, d'un anneau destiné à recevoir le crochet d'une longue tige en fonte scellée au mur (et qui, bien sûr, n'était jamais utilisé).

Mais avant d'atteindre la marche précédant cette porte, il fallait traverser une sorte de loggia trapézoïdale de 1m,50 de profondeur, couverte, entièrement vitrée, sur ses trois côtés y inclus sa porte fenêtre et scellée aux murs de la maison que nous nommions (pourquoi,) le « tambour ».

C'est dans ledit tambour que se trouvait, à l'origine, une chaîne terminée par une poignée de bois qui répondait à l'appel de la cloche actionnée par les visiteurs à la porte d'entrée du jardin et qui était, par principe destinée à ouvrir la porte.